LES TROIS FERMIERS,

COMÉDIE

EN DEUX ACTES ET EN PROSE,

MÊLÉE D'ARIETTES;

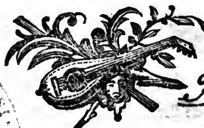
Représentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le 16 Mai 1777.

Par Monsieur MONVEL.

Mon fils, ne sois jamais surpris de la vertu.
La Jeune Indienne, Comédie de M. de Chamfort.

NOUVELLE ÉDITION.





Perrino.



A PARIS,

Chez N. B. DUCHESNE, Libraire, Rue S. Jacques, au-dessous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXXI.



ACTEURS.

M. DE BELVAL.

M. LE COMTE D'ALVILLE.

MATHURIN DESVIGNES, Fermier de M. de Belval.

JACQUES ET PIERRE } Deſvignes, ſes enfans, tous deux Fermiers de M. de Belval.

ALIX, Femme de Jacques Deſvignes.

LOUISE ET BABET, } Sœurs, & filles de Jacques & d'Alix.

LOUIS DESVIGNES, Fils de Pierre Deſvignes & Prétendu de Louiſe Deſvignes ſa Couſine.

BLAISE, jeune Payſan, Amant de Babet Deſvignes.

GUILLOT, Valet de Ferme de Mathurin Deſvignes.
(*Perſonnage muet, ainſi que le ſuivant.*)

UN VALET de Ferme de Jacques Deſvignes.

La Scene eſt dans les Fermes de M. de Belval.

LES TROIS FERMIERS,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre repréſente une Chambre ruſtique, au fond de laquelle eſt une fenêtre fermée par un volet; deux Portes donnent dans cette Chambre, où l'on voit un miroir gothique & pluſieurs Pots de fleurs.

SCENE PREMIERE.

LOUISE, *ſeule.*

(*Elle ſort d'un Cabinet, venant de ſe lever dans le déshabillé villageois le plus ſimple, n'ayant rien dans ſes cheveux; quelques-unes de ſes boucles même flottent négligemment ſur ſon ſein; elle marche doucement & va ouvrir le volet; elle dit enſuite, après avoir regardé par la fenêtre*).

EH mais.... i'n'fait preſque pas jour... j'ai cru qu'il étoit au moins huit heures du matin... Louis... mon cher Louis... c'eſt toi qui m'éveille comme ça... j'nai vu qu'li toute la nuit.., j'nai entendu qu'li... i'm'ſembloit qu'il étoit là, au ch'vet d'mon lit & qui m'diſoit... » Ma p'tite couſine, ma p'tite » Louiſe, éveille-toi donc.... c'eſt aujourd'hui que j'ſi- » gnons not' Contra d'mariage.... c'eſt d'main qu'on nous » marie.

(*Elle s'approche du Miroir pour réparer le déſordre de ſa parure & regarde enſuite à la fenêtre par intervalle.*

« D'main à huit heures, j'ſerai ton mari.. demain tu » ſeras ma femme ».... & pis i' m'tiroit tout doucement par l'bras & pis i' m'diſoit... faut i' dormir com' ça?... & pis l'cœur em'battoit & v'là que je m'réveillois tout en ſurſaut... j'étendois la main, mais il n'étoit pas-là... v'là pourtant comme j'ai paſſé ſte nuit d'hier, la nuit d'avant-hier & d'pis un mois toutes les nuits.... ah! c'garçon là & l'ſommeil n'pouvont pas s'arranger enſemble, & i' dit encor que c'ra bian pis quand je s'rons mariés.

CHANSON.

Faut attendre avec patience
Le jour de d'maiń, c'est un biau jour:
Grande est dit-on la différence
Entre el'mariage & l'amour.
Quoi! le Contrat qui nous engage;
Change queuque chose à not'himeur.
Il fait que j'aimons davantage,
Si j'en juge d'après mon cœur.

Quand Louis me dit, ma Louise
Je t'aime & n'aimerai que toi;
Sans vouloir, i'faut que j'dise,
Je t'aime cent fois plus que moi:
Il me jure amour éternelle,
Et Louis n'est pas un menteur.
Il me sera toujours fidele,
Si j'en juge d'après mon cœur.

Queu sujet aurois-je de craindre?
Mon Amant sera mon mari:
Je n'aurai jamais à m'en plaindre;
C'est l'amour qui me l'a choisi;
Je suis aimée autant que j'aime;
Rien n'est égal à mon bonheur,
Et toujours il sera le même,
Si j'en juge d'après mon cœur.

SCENE II.

LOUISE, BABET.

BABET.

T'Es d'jà l'vée, ma sœur?.... me v'là ben attrapée; moi!.... j'croys bian pour aujourd'hui êté la pû matineuse ed'la maison.

LOUISE.

Ah! si on t'marioit d'main... tu n'dormirois pas d'un si bon sommeil.

BABET.

Mon tour vien'ra.... laisse-moi faire.... quiens, vois-tu.... j'fais tout c'que je peux pour grandir.... gnia si long-temps qu'on m'appelle petite fille, qu'ça commence à m'ennuier... eune fois que j's'rons mariée papa n'me dira pûs; « Tais-toi, tu n'sais ce que tu dis, t'es un enfant »: I me l'dira pûs, n'es'pas?

LOUISE.

Oh! non sûrement, i n'oseroit.

BABET.

Et pis je n's'rai plus contrariée.... car, excepté toi;

gnia parsonne à la maison qui fasse es' que je veux.

LOUISE.

Mais c'est qu'tu n'es pas toujours raisonnable.

BABET.

C'a s'peut bian.... mais raisonnab' ou non, mon mari n'os'ra pas m'dire, comme i'm'disont tretous ; « ça n'sera pas, je n'veux pas, faites-ci, n'faites pas ça ».... J'ferai c'que j'voudrai & i' faudra bian qu'il en passe par-là. N'est-i' pas vrai ?

LOUISE.

C'est selon l'himeur qu'il aura.

BABET.

I' s'ra toujours d'bonne himeur.

LOUISE.

Et qu'en fais-tu ?

BABET.

Et parguenne, es' que je n'le connois pas donc?

LOUISE.

Ah, v'là du nouviau! Tu connois stilà qui s'ra ton mari ?

BABET.

Es' qui s'roit temps d'y penser l'jour ed'mon mariage ?

LOUISE.

Et comment s'fait-il que je n'nous en soyons jamais apperçus ?

BABET.

Oh dame ! c'est qu'i'gnia qu'li & moi dans l'secret ; ti' v'là bientôt, toi, & j'ti mettrons tout-à-fait pars' que t'as de l'amiquié pour moi, que tu n'voudrois pas faire queuque chose qui m'déplaisît, & que j'sis bian sûre qu'tu n'diras rien de tout çà à Papa non pûs qu'à Maman.

LOUISE.

Mais i' faudra bian à la parfin qu'i'l'sachions.

BABET.

Sûrement... Pour que Blaise & moi j'soyons mariés, i'nous faudra bien leur consentement.

LOUISE.

Comment, c'est Blaise !

BABET.

Il est bian joli, n'es'pas ?

LOUISE.

Mais Babet, i' n'a que seize ans.

BABET.

C'est ben l'tant mieux..... s'il en avoit vingt, i' n'auroit p'têt' pas la patience d'attendre qu'j'sois en âge de d'venir sa femme..... au lieu qu'com'ça, vois-tu i'ns'ra jamais pûs pressé qu'moi.

LOUISE.

Et tu es bian sûre qu'i t'aime ed'bonne foi ?

BABET.

CHANSON.

Je le compare avec Louis,
Qui pens'toujours comme Louise,
Blaise est de d'ême, & quoique j'dise;
Blaise est toujours de mon avis :
Quand on est deux, & quand on s'aime;
C'est bian doux, de penser de d'même.

Ton cher Louis ne voit que toi,
Tout à ses yeux peint ton image;
Parmi les filles du Village,
Blaise jamais ne voit que moi.
Quand on est deux & quand on s'aime,
C'est bian doux, de se voir de d'même.

Si dans nos jeux s'donne un baiser,
C'est toujours toi qu'Louis embrasse,
Blaise veut toujours mêm'grace,
Et puis-je-ti la lui r'fuser ?
Quand on est deux & quand on s'aime,
C'est bian doux, d's'embrasser de d'même.

LOUISE.

Queux autres preuves es'qu'i't'donne ed'sa tendresse?

BABET.

Queu preuve?.... quiens, quand on n'nous r'garde pas; j'li baille ma main.... i'la baise, i'la r'baise, i'la serre ed' toutes ses forces, & stapendant i'n'me fait pas d'mal; quand j's'is sous la feuillée avec les aut'jeunes filles du village..... Gni en a qu'pour moi à danser, & toujours avec Blaise, je n'sais comment i'fait, mais c'est toujours son tour & l'mien, & je n'nous lassons jamais.... tu m'dis queuquefois;.... « Ah Babet, les belles roses, les » biaux œillets, la belle violette! Où qu'tu prends donc » toujours d'si biaux bouquets » ? C'est Blaise qui m'les donne, tout ça viant d'son jardin, c'est li qui les cultive, & i'm'dit comme ça que c'est qu'depuis qu'i'les cultive pour moi qu'alles dev'nont si belles.

LOUISE.

Eh bian, Babet, tout c'que tu m'dis là..... c'est mon histoire avec Louis.... i'faut que Blaise & li se r'ssembliont.

BABET.

S'i'se ressemblont.... oh! j'en suis bian sûre... c'est à cause ed'ça qu'j'aime Blaise ed'si bon cœur. Gnia stapendant eune chose qui me brouille la cervelle.

LOUISE.

Quoi qu'c'est ?

BABET.

Oh, tu vas me le dire toi, qui es déjà fiancée.

DUO.

BABET.

Qu'est-ce donc que le mariage ?

LOUISE.

Je ne le sais pas plus que toi.

BABET.

Pourquoi se cache-t-on de moi,
Quand j'en veux savoir davantage ?

LOUISE.

En se mariant, Maman même,
Oui, Maman dit qu'elle trembla :
Qu'est-ce donc que ce moment-là,
Puisqu'on y craint ce que l'on aime ?

BABET.

Le mot d'Amant à les entendre,
Est plus joli que l'mot d'époux ;
Le nom d'Amant sans doute est doux,
Mais st'i là d'époux est bien tendre.

J'ai souvent questionné Blaise là-dessus, i'n'en sait pas pus qu'moi.... oh n'me l'cache pas, ma p'tite sœur.

LOUISE.

Mais attends-donc du moins que j'sois mariée. Je n'pis pas le d'viner, & ça me baille aussi de l'inquiétude.

BABET.

Es' que tu n'las jamais demandé à Louis ?

LOUISE.

Oh si fait bian.... Mais pour toute réponse, i' rit, i'm'embrasse & i'm'dit que je ne serons pas pûtôt mariés qu'j'ensaurons autant qu'li.

BABET.

Faut donc pren're patience. C'est d'main qu'on te marie, d'main tu s'ras au fait, & tu m'y mettras, entends-tu ?

SCENE III.

LOUISE, BABET, LOUIS.

LOUIS, *frappant doucement à la porte.*

G N'iai t'i queuqu'un de l'vé.

LOUISE, *à Babet.*

V'là Louis, le v'là.

Elle va lui ouvrir.

BABET.

M'est avis qu'i'n'a pas pus dormi qu'toi.

LOUIS.

Quoi, c'est toi, ma Louise ? C'est toi ! queu plaisir de te voir ! il est toujours nouviau, je n'm'en lasse pas.

BABET.

Bon jour, mon p'tit Cousin.

LOUIS.

Bon jour, Babet. (*à Louise.*)
Eh bien, qu'es'que t'as donc toi! tu n'me dis rian.

LOUISE.

J'te r'garde.

LOUIS.

Mais faut aussi me parler, j'te regarde itout, & j'vois..... que j'vois c'quignia de plus joli pour moi dans l'monde.

LOUISE.

Ah, Louis! c'est donc d'main.

LOUIS.

Oui, morgué, c'est d'main, & d'bon matin encore. Jarni, si c'étoit aujourd'hui ça n'en s'roit qu'mieux.

BABET.

Sais-tu bian, mon p'tit cousin, qu'alle n'a pas farmé l'œil de la nuit, ste pauvre Louise?

LOUIS, *à Louise.*

C'est-i'vrai?

LOUISE.

Oh vrai! mais j'n'en fis pas fâchée. Je n'm'en porte pas pus mal.

LOUIS.

Je n'ai ventreguenne pas pus dormi qu'toi, & j'fis éveillé, mais éveillé, tiens r'garde mes yeux.

LOUISE.

Oh com'i brillont!

LOUIS.

C'est qu'ivoyont dans les tiens qu'j'étois pour queuque chose dans c'qui t'empêchoit de r'poser.

LOUISE.

I'n'se trompons pas. On est donc toujours com'ça la veille qu'on s'marie?

LOUIS.

Du moins, c'est la couteume au village, à cause, vois-tu, qu'on s'y marie par amour; mais y disont tretous qu'à la ville, la veille, la surveille, le jour, le lendemain, c'est tout-un: le marié, la mariée sont bian tranquilles, car à peine se connoissont-ils, aussi gnia-t-il à ces noces-là, de biaux habits, de grands festins, de la danse, des violons & pas de plaisir.

LOUISE.

Et pas de plaisir; oh! il y en aura à la nôtre, n'es'ce pas Louis? Gnia pourtant pas pû d'quinze jours que j'étions encore bian chagrins; & j'l'ons été long-tems.

LOUIS.

On l's'riont à moins..... Pars'qu'j fis ton Cousin, i'disiont com'ça que je ne pouvions pas êt' ton mari.

LOUISE.

Jamais j'n'aurions été ta femme, si tu n'avois pris l'parti

I'parti d'aller à Paris te j'eter aux pieds de M. d'Belval, d'not' bon Seigneur.

LOUIS.

Quiens, n'm'en parle pas.... ça m'touche trop.... avec queu bonté i'm'a r'çu !.... comme il eſt charitab.... bienfaiſant.... ſarviab' !.... Je n'li'ons pas plutôt conté l'chagrin qu'i'm' déſeſpéroit, qu'i'm'a dit com'ça. « Conſole toi, mon » ami, conſole-toi... gnia du remede... j'm'en charge.... » j'vas écrire. » Oùs'qui m'a dit qu'il écriroit ?... à... à... Enfin, bian loin... il a écrit.... on l'y a fait réponſe, & drès le moment i'nous l'a envoyée avec un paquet ous' qu'étoit la parmiſſion de marier Louiſe Deſvignes avec Louis Deſvignes, tous deux p'tits enfans de Mathurin Deſvignes, Farmier de Monſeigneur le Comte ed'Belval... & j'ſerons mariés d'main, & gni aura pas morguenne à s'en dédire.

BABET *à Louiſe.*

Oh ! que j'ſis contente que Blaiſe en'ſoit pas mon couſin... n'faudra pas tant d'façons.

LOUIS.

Qu'ſque tu dis, Babet ?

BABET.

Rian, rian.

LOUISE *à Louis.*

N'es tu pas bian fâché que not'grand Papa n'puis pas êtes préſent à nos noces ?

LOUIS.

Oui, morgué, ça manquera à not'bonneur ; mais il eſt trop vieux, c'bon Pere, pour faire un voyage d'pû d'vingt lieues... Drès que j'ſerons mariés, Louiſe, j'irons l'voir ; j'partirons avec ton Pere & ta Mere.

LOUISE.

Es'que mon Oncle Piare ne vien'ra pas avec nous ?

LOUIS.

Mon Pere ? ſi fait bian.

BABET.

Et moi donc ?

LOUIS.

Et toi itou.... Enfans, p'tits enfans ; gni aura pas encore d'arrieres p'tits enfans, mais ça vien'ra. n't'embarraſſe pas, j'irons tretous embraſſer l'bon Papa.... Aqueu joie pour li d'voir com'ça tout'ſa famille autour ed'li ; com'iva nous baiſer, nous careſſer ; queu ſatisfaction ! I'n'me r'connoîtra pas, moi... Gnia près d'ſix ans qu'i'n'ma vû, j'n'étois qu'un enfant, & j'ſis un homme à préſent.

(Babet va regarder à la fenêtre, & revient dire à Louiſe, d'un air de myſtere ;)

BABET.

Ma sœur, v'là Blaise qu'est devant not'fenêtre, n'fais semblant de rian.

LOUIS, *à Louise.*

Quoi qu'a te dit ste p'tite folle?

LOUISE.

J'te conterai çà.

(Babet se met à la fenêtre, & pendant le reste de la Scene, elle a l'air de parler à Blaise, elle gesticule & rit; Blaise lui jette un bouquet, elle cueille une rose sur un des pots de fleurs qui sont dans la chambre, & la lui jette pour le remercier de son bouquet.)

LOUIS.

La v'là à la fenêtre : baille-moi tant seulement un p'tit baiser sans qu'ça paroisse.

LOUISE.

Tians: (*Louise embrasse Louis.*)

LOUIS.

Ah, Louise!

ARIETTE.

C'est toi que je vis la premiere,
Dès l'instant que je vis le jour;
Et j'ouvris mon cœur à l'amour,
En ouvrant l'œil à la lumiere.

Queu plaisir quand on se r'avise,
Ainsi que nous, du temps passé,
Le premier mot que j'prononçai,
Ce fut le nom de ma Louise.

Je me demandois à moi-même,
Pour queu raison je m'enflammois;
Et je sentis que je t'aimois,
En apprenant comment on aime.

LOUISE.

Et moi tout d'même: faut qu'j'aions été faits l'un pour l'aut', car d'pis que j'sommes nés, quand l'un d'nous deux a fait eune chose, stila qu'avoit été prévenu a toujours dit à l'aut', j'y pensois, j'aurois fait ce que tu vians d'faire.

BABET *toujours à la fenêtre & parlant à Blaise.*

Faut tâcher d'venir avant l'dîner.

LOUIS, *à Louise.*

A qui guiab'es'qu'à parle-là?

(Il va bien doucement regarder par-dessus l'épaule de Babet, sans qu'elle s'en apperçoive.)

BABET *encore à la fenêtre, & continuant de parler à Blaise.*

Tu sens ben qu'si t'es là, on n's'mettra pas à tab' sans toi.... Tu dîn'ras avec nous.... Tu t'mettras à côté de moi... J'jaserons....

(D'un ton de surprise & sans se retourner.)

Où qu'tu vas donc ?

(Appellant de même.)

Blaise... Blaise.

(Blaise est sensé s'enfuir en appercevant Louis. Babet, toute fâchée de sa fuite, se retourne enfin pour savoir quelle en est la cause, & Louis se trouvant alors devant elle, lui dit en riant.)

LOUIS.

Dis-li donc, Babet, de n'pas s'enfuir com'ça, queu guiab' j'nons jamais fait peur à parsonne.

BABET.

Oh dame ! c'est que... Eh ! jarni ! causez d'vot'côté.... Es' que j'vous dérange moi !... Voyez-le donc un peu... i'viant s'met'là com'un épouvantail, & il est cause equ'Blaise s'en enfui.

LOUIS.

Ah, ah p'tite friponne, je n'm'étonne pas si t'as toujours d'si biaux bouquets, & si d'pis queuque temps tu veux avoir l'air si raisonnab'... J'en ferons compliment au jeune Blaise.

LOUISE.

Ils s'aimont de la meyeur foi du monde.... Louis, n'faut pas leux faire du chagrin.

LOUIS.

Es'que tu me connois pas donc ?....

(A Babet.)

Vas, ma p'tite Babet ; va, n'crains rian.... I'gnia rian, morgué, d'si naturel que de s'aimer... Blaise est un garçon sage, son Pere est riche, ça t'conviant.... Laisse v'nir l'âge, & j't'appuierons, jarniguoi, d'tout mon pouvoir.

BABET *à Louise.*

Ah, ma p'tite sœur, v'là un homme ça !... V'là un cœur... c'est com'ej'disions, là parle des garçons du village.... Gnia qu'Blaise qui pense com'ça.

SCENE IV.

JACQUES, ALIX, LOUISE, BABET, LOUIS.

JACQUES, *à Alix, en entrant.*

J'Te disois bian qu'il étoit ici. J'connoissons bian sa voix, p'têt' !...

ALIX.

Il est d'si bonne heure.

(Louise & Babet courent au-devant de leur Mere, & l'embrassent avec tendresse : Jacques les embrasse ensuite toutes deux, & fait un signe à Louise, comme s'il vouloit lui dire : ah !

je vous prends avec votre amoureux, ce qui la rend un peu honteuse.)

JACQUES.

Oh l'z'amoureux s'réveillont d'bon matin.... n'es'pas, Louis?

LOUIS.

Par ma fi, mon Oncle, vous avez bian raison.

JACQUES.

Ton oncle.... ton oncle... J'sis ton Pere à présent; t'épouse ma fille, ma Louise, ma bien aimée...

(à Babet.)

Non pas pû qu'toi, Babet... J'vous aimons autant l'une que l'aut.

(à Louis.)

T'es mon gendre, t'es mon fils, appelle-moi ton Pere.

LOUIS *l'embrassant.*

Mon Pere!

ALIX.

Eh moi donc! es'que j'n'sis rian?...

(à Jacques.)

Es'que tu n'es pas mon mari? Es'que ton Frere n'est pas mon Frere?

(montrant Louis.)

Es'qui n'es pas itou mon Neveu, mon Gendre & pis mon Fils?.... Es'que je l'aimons moins qu'toi?

LOUIS *l'embrassant aussi.*

Non, Maman, non.

(à Jacques.)

Vous, Papa, mon Pere...

(aux deux sœurs.)

Louise! Babet, je vous aime tretous à qui mieux mieux.

JACQUES.

Et tu fais bian; mais, jarniguoi, c'est aujourd'hui qu' not' Seigneur arrive; c'est aujourd'hui que j'r'nouvellons nos Baux.

(à Louise.)

C'est aujourd'hui que j'signons ton contrat d'Mariage, Louise... & c'est d'main...

LOUIS, *sautant de joie.*

Qu'on nous marie.

JACQUES.

Et mon Frere, ous'donc qu'il est?

ALIX.

Dans son lit, j'gage.... i'na pas com'nous martel en tête..... V'là s'que c'est que d'avoir un garçon.... On vous marie ça & va com'ej'te meine.... Gnia pas d'trousseau..... Gnia pas d'brinborions.... Gnia pas un tas d'affutiaux qui

n'finiſſont pas... auſſi il eſt bian tranquille ; & moi gnia pus d'trois ſemaines que j'travaille , que j'cous , que je m'donne un mal... Enfin , ça finira... l'dort li... & d'pis trois heures du matin j'ſis à tracaſſer ; j'ſonge à ci , j'ſonge à ça... L'fin mouchoir ed'mouſſeline d'un côté , le p'tit bouquet d fleur d'orange ed'l'aut' , les gans , le tablier , les bas d'ſoie.... Gnia de quoi en d'venir folle....

(*Montrant Babet.*)

Et en v'là encore une... Dans deux ans ce s'ra le même tintoin. Faudra r'commencer com' ſi j'n'avions rian fait.

BABET.

Ma mere , débarraſſez vous d'ça l'pus vîte que vous pourrais.

ALIX.

Parquenne faut s'dépêcher.

JACQUES.

Allons , ma pauvre Alix ; allons , n'te fâche pas. T'as d'la peine faut en convenir..... Mais j'ons eu not'tour..... l'faut bian qu'i'z'ayont l'leur.... T'ſouvians-tu encore du jour ed' not'mariage ?

ALIX.

Si j'm'en ſouvians ? Tredame , n'en diroit à t'entendre que j'nous ſommes mariés du temps de Charlemagne..... Louiſe n'a qu'ſeize ans , j'n'en avois qu'dix-ſept quand j'quittai mon nom pour pren're el'tien : c'eſt ma premiere , gni avoit pas un an qu'jétions mari & femme quand alle eſt v'nue au monde. Ainſi , tout compté , tout rabattu , gnia dix-ſept ans que j'ſommes mariés , mettez ed'ſus les dix-ſept ans que j'avois étant fille , ça n'en vaut en tout que trente-quatre , & à trente-quatre ans , on n'a pas perdu la mémoire , ou faut bian du malheur.

JACQUES.

Eh ventregué ! je ne dis ça pour te met'en colere. T'es une bonne femme , un peu vive ; mais t'as bon cœur. T'en vaus bian encore eune aut' , & j'ſais ça ; & c'eſt s'qui fait que je m'ſouvians , avec tant de plaiſir , du jour où j'nous épouſîmes.

ARIETTE.

Le bon Seigneur de not'village ,
A ma nôce lui-même il ſervit de témoin !
Pour ſes propres enfans je gage
Qu'il n'aura jamais plus de ſoin.

J'avons encore dans l'oreille
De nos cloches le carillon :
Tretoutes faiſiant din don don ,
Alles ſonniont qu'c'étoit merveille ,
Et pis après la petite chanſon
Qu'alles jouyont en carillon.

Et le soir comme je dansâmes
Tout à l'entour du grand Ormiau ;
Com'ej'faisions sauter les femes,
Com'i'couloit le vin nouviau !
Tout à l'entour du grand Ormiau,
Com'ej'bûmes & que j'dansâmes !

LOUISE.

Oh, j'dans'rons itou com'ça d'main.

LOUIS.

Oh, jarnigoi, tu peux ête sure ed'ça.



SCENE V.

JACQUES, ALIX, PIERRE, LOUISE, BABET, LOUIS.

BABET.

V'Là mon Onc' !... le v'là.

PIERRE.

Et oui, morgué, me v'là.... v'z'êtes bian tranquilles ; vous aut', vous vous gobargez d'ça... vous m'laissez tout' la peine.

ALIX.

Qu'es'qui dit donc ? la peine.... Eh bian ! v'là qu'est bon.... C'est li qu'a la peine à présent... Ah, pargué, j'aime ben ça !... Qu'es qu'a tout arrangé pour el'mariage ?... Le repas, les bouquets, les ribans ! Qu'es'qui a eu soin d' tout ce qu'i falloit à la mariée ? Ah ! si gni avoit d'Alix dans le monde, v'là un mariage qu'auroit eune belle tournure.

PIERRE.

Qu'es'qu'a passé cheux l'Bailli, cheux l'Tabellion ? Qu'es'qu'a été avertir les Menétriers, qu'a rassemblé tous les paysans du village & ceux-là des environs ? N'faut-i' pas aller aud'vant d'Monseigneur.... ignia pas d'mariage qui quienne, on n'peut pas manquer à ça.... c'est aujourd'hui qu'il arrive, M. de Belval, i's'ra ici à dix heures du matin..... faut qu'j'allions à sa rencontre..... qu'es'qui diroit s'bon maît' qui nous aime com' ses enfans, s'il arrivoit dans l'avenue & que j'n'fussions pas là pour li crier *vivat* ?... sarpegué, ça s'roit joli.... j'nous ferions bian d'l'honneur... j'aurions eune belle réputation d'amiquié & de reconnoissance.

JACQUES.

Eh bian ! morgué, allais-vous vous quereller ? Vous vous êtes donné tous les deux bian du mal... gnia qu'moi qui sis resté les bras croisés & qui vous ai r'gardé faire... mais jarni j'sis ton ainé Piarrot... j'sis pus vieux qu'toi ; faut

qu'l'agisse, & moi qu'je me r'pose... d'la joie, ventregué, d'la joie... j'nons pas d'himeur, moi ; j'n'en veux, morgué, voir à parsonne.

PIERRE.

J's'rais bian mari d'en avoir, j'répons à not' sœur qui m'parle toujours doucement com' à son ordinaire.

ALIX.

ARIETTE.

Hein ? quoi ? que veux-tu dire ?
Je parle tout ainsi que j'peux.
Plaît-il ? qu'es' ? t'aura beau rire,
Je veux parler, oui je le veux,
Ça te déplaît, c'est bian fâcheux ;
M'en empêcher, je serions deux.

Je parle tout ainsi que j'peux,
Et j'veux parler, oui je le veux.
A mon âge,
Es' que tu crois m'en imposer ?
Je suis sage,
Et mon défaut n'est pas de trop jaser.

J'fais c'qui faut dire & c'qui faut taire ;
Ma langue ne va point le galop ;
Je n'fais jamais que c'qui faut faire :
Je parle bian, & n'parle jamais trop.
J'ai plus d'esprit que tous tant que vous êtes;
J'parle raison, je vous le prouverai,
C'est pour parler que les femmes sont faites;
Ainsi je parlerai
Tant que j'vivrai.

PIERRE.

Eh bian ! morgué; parlez, parlez, parlez.

ALIX.

I'ne m'plaît pus, moi, j'veux me taire à présent.

JACQUES.

Ah ! si not'pauvre pere étoit ici... com'i' vous mettroit bientôt d'accord !

ALIX.

Ton pere ! i' vaut mieux qu'toi.... qu'eu dommage que la vieillesse l'empêche de se trouver !... l'pauvre Mathurin Desvignes !... quand il a r'çu ta lettre, Piarrot ; & stelà qu'mon mari li a écrite, quand il a vû qu'sa p'tite Louise es'marie avec Louis son p'tit-fils, j'gage qu'ça l'a rajeûni d'pus d'vingt ans ; & ça n'li fera pas d'tort d'à, car ignia long-temps qu'i' m'a dit pour la premiere fois qu'il étoit d'six cent quatre-vingt-onze ; aussi c'est un homme qui a vu, qu'a de l'expérience ; c'nest pas un étourdi com' vous aut' ; ça n'tourne pas à tout vent, com' la girouette qu'est

au-dessus du château.... ça raisonne & ça fait pourquoi... ni toi Piarre, ni toi Jacques, ni Louis, ni Louise, ni Babet ; vous n'nous vaudrez jamais lui & moi quand vous vivriais cent mille ans.

JACQUES

T'as raison, not'minagere ; v'là parler ca ; v'là une bonne tête, eune femme qui a d'l'entendement, eune femme qui raisonne !.... Qu'es'qu'tas dit ?

ALIX.

Oh ! j'sais bian qu'aveuc vous c'est peine pardue que d'parler raison... aussi je n'dis jamais rian : je m'contente ed'penser... *(à Babet qui sourit)* Queuqu't'as à rire toi ?... D'quoiqu'tu ris ?.... Va-t'en là dedans voir si j'y sis.... Ah ! j'te ferai rire quand je parle.

BABET.

Mais, ma mere, j'cause avec Louis ; je n'vous accoute seulement pas.

ALIX.

Va-t'en là dedans.... je t'apprendrai à ne pas m'écouter.

PIERRE *à Babet.*

Va-t'en Babet... ça va l'ipasser...

(Babet sort.)

SCENE VI.

JACQUES, ALIX, PIERRE, LOUISE, LOUIS.

JACQUES *à Pierre.*

AH ça, mon frere... j'crois qu'il est biantôt temps d'décamper.

(Il tire une grosse montre d'argent.)

V'là huit heures & demie.

LOUIS.

M. d'Belval n'arrivera qu'à dix heures, p'têt' à onze ; vers les neuf heures, i's'ra temps de partir... tu vians aveuc nous, Louise ?

LOUISE.

Si maman l'veut.

ALIX.

Tredame, ça m'paroît juste..... es'que j'sis ridicule donc ?..... faut bian qu'jeunesse s'amuse, & pis... Monseigneur...

JACQUES.

Ecoute not' femme, c'est que j'veux que Pierre sache eune cartaine idée qui m'est v'nue & que t'approuveras j'en sis sûr.

PIERRE.

Queuqu'c'est ?

JACQUES.

JACQUES.

Faut que j'prions Monſeigneur d'fourer ſon nom, en maniere ed'ſignature au contrat d'mariage d'nos deux enfans.... qu'en dis tu ?

PIERRE.

Par ma fi, t'as-là eune bonne idée !.... T'as raiſon, faut que j'l'en prions.

LOUIS.

I'n'nous le r'fuſera pas... Il eſt ſi bon...

LOUISE.

Si bienfaiſant.

ALIX.

Le r'fuſer.... I'n'aura garde... es'que ſon pere n'a pas ſigné itou not'contrat d'mariage à nous.

SCENE VII.

JACQUES, ALIX, PIERRE, LOUISE, LOUIS, BABET.

BABET *accourant toute eſſoufflée.*

MA mere, mon papa, mon onc', eh v'nez, v'enez tretous, il eſt là, le v'là, il arrive.

TOUS.

M. d'Belval ?

BABET.

Eh non, non; d'ſus eune p'tite cariole, i'm'a reconnu, le v'là, i' deſcend.

TOUS.

Qui donc ? qui ?

BABET.

Mon grand papa, mon grand papa.

PIERRE & JACQUES.

Mon pere ?

ALIX.

Mathurin Deſvignes ?

LOUISE & LOUIS.

Not' bon papa.

TOUS.

Ah, courons, courons.

SCENE VIII.

MATHURIN, JACQUES, ALIX, PIERRE, LOUISE, LOUIS, BABET, GUILLOT, UN VALET *de Ferme de Jacques.*

MATHURIN *ſoutenu par le valet & par Guillot qui eſt en guêtres & en voyageur.*

BOn jour; enfans, bon jour.

PIERRE & JACQUES.

Quoi vous v'là, papa? vous v'là?

LOUISE & BABET.

Quoi c'est vous, vous v'nez nous voir?

LOUIS.

Mon bon papa! queu bonté à vous!

ALIX.

Soyez l'bian v'nu, pere Mathurin.

(*Ils parlent tous à la fois & entourent le vieillard, le font asseoir, l'embrassent, le caressent; il ne sait auquel entendre, & les serre tour-à-tour entre ses bras, en pleurant de joie.*)

MATHURIN.

Mes enfans, mes enfans.... vous n'm'attendiais pas... stapendant me v'là.....

(*à Jacques.*)

Bon jour, Jacquot.

(*à Pierre.*)

Comment t'porte-tu, cadet?

(*à Louise.*)

Et toi, ma fille?

JACQUES & ALIX.

A merveille, mon pere; à merveille.

MATHURIN.

Viens, ma Louise, viens, ma p'tite Babet... Baisez-moi tout'deux, encor. Com'alles sont jolies... & grandies.

(*Cherchant des yeux*)

Et Louis... oùs'qu'il est mon p'tit Louis?... gnia six ans qu'je n'l'ai vu.

LOUIS.

Me v'là, papa.

MATHURIN.

Quoi!.... c'est-là?.... quoi!... c'grand garçon... embrasse-moi, mon enfant.

(*Après l'avoir baisé.*)

Mon Dieu qui le r'connoîtroit?... il étoit haut com'ça... mais vians donc que j'te regarde.

(*le montrant à Jacques*)

Jacquot, ça fait un gas bian tourné dà....

(*à Pierre.*)

Plus j'l'examine... eh oui, morgué... Piarrot, tu m'as vu plus jeune que j'fis: dis... n'trouve-tu pas qu'il a queuque chose ed'mon air... j'crois qu'i'me r'semb'.

PIERRE.

C'est ventregué tout' vot' pourtraiture.

MATHURIN *d'un air satisfait.*

Je n'm'fis donc pas trompé.

JACQUES.

Mais, mon pere; à vot' âge, vous avais encor la bonté d'nous v'nir voir.

MATHURIN.

Comment, à mon âge !... Quand on a com' moi, tout'sa raison, bonne santé, & l'cœur gai ; m'est avis qu'on est toujours jeune.

ALIX.

Eh non, à l'z'entendre, i'semb' qu'on ait cent ans. Est-ce qui n'me parlont pas déjà de mon âge, à moi. C'est tout simp', on n'est pas eune bêt', on raisonne; on a vu, on s'souviant d'loin ; & n'en faut pas davantage à d'z'ahuris com'ça, pour qu'i' vous traitions d'vieille radoteuse.

MATHURIN.

Courage, mon Alix, courage ; m'est avis qu'tu n'es pas changée. Toujours un peu maleigne.

JACQUES.

Ça n'fait qu'croître & embellir.

PIERRE.

N'faut pas dire ça... alle s'est corrigée... a'parle biaucoup encore, mais a'n'se met plus en colere que cinq ou six fois par jour.

ALIX.

Oh t'es eune bonne piece, toi ; & si j'disions...

JACQUES.

Et morgué, n'dis pas... j'n'devons songer qu'à nous rejouir.. v'là not'pere, not' bon pere...

(*à Mathurin.*)

J'crois quasiment qu'c'est un songe d'vous voir là.

MATHURIN.

Comment, jarnigoi, tu marie ma fille, ma Louise, ma filleule ; tu la marie avec mon p'tit Louis & je n'vie'rai pas à leurs noces ? J'n'pis pus guere marcher, c'est vrai : aut' fois j'serois v'nu d'mon pied léger danser l'rigaudon aveuc vous, mais au défaut d'ça j'ai dit à Guillot : « Guillot, on s'marie » là-bas, i'n'm'attendont pas, faut les surprendre, attelle les » deux meyeurs chevaux d'nos charrues à ste p'tite Cariole » que Monseigneur a laissé dans not' farme: va, mon gar- » çon, va. » I'n'se l'est pas fait dire deux fois : ça vous a été bâclé en un clin d'œil, j'sis monté bravement dans la voiture, Guillot s'est campé à califourchon sur not'grosse jument: allons, fouette cocher, & me v'là.

LOUIS.

Et ben, tenez, sans ça il auroit manqué queuque chose à not'bonheur... Pas vrai, Louise ?

LOUISE *à Mathurin.*

Oui, mon bon papa... v'là not'plaisir tout fin dret comme je l'desirions.

BABET, *à Mathurin.*

Mon bon papa, viendrais vous aveuc nous au-devant de M. d'Belval ?

MATHURIN.

E'squ'il arrive aujourd'hui ?

ALIX.

Comment, vous ne l'savais pas ? Et mais oui, sans doute.

C'est aujourd'hui... tout l'village est en l'air, j'sommes tretous d'eune gaieté, d'eune satisfaction.. C'est que j'avons tant de joie de r'voir not'bon Seigneur, M. d'Belval, not'pere à tretous....

JACQUES.

Ecoute, not'femme... J'avons grand plaisir à t'entendre; mais tu nous conteras tout'ça d'main, car j'crois que ça doit êt'long, & v'là l'heure qui s'approche.

ALIX.

Eh bian oui... à la bonne heure, d'main, d'main.

MATHURIN.

Oui, ma pauvre Alix, oui... Mais, mes enfans... Vous allez au-devant de M. d'Belval... j'laime autant qu'vous, & sarpejeu i'm'feroit grand plaisir de l'voir aussi-tôt que vous.... Mais gnia bien loin d'ici au Châtiau... Et ste cariole m'a fatigué que j'n'pis presque pu me r'muer.

JACQUES.

J'vous porterons, morgué, J'ons tretous été dans vos bras, faut bian qu'à vot' tour vous soyais dans les not.

LOUIS, *à Mathurin.*

C'est moi qu'ça r'garde, j'sis jeune, j'ai d'la force & j'vous porterai moi, j'men charge.

PIERRE.

Ventregué, j'voulons tretous not'part d'ce fardeau là.

Tous ensemble.

LOUISE.

J'vous aiderai de ce que j'pourrai.

ALIX.

Et moi aussi.

BABET, *à Mathurin.*

Et moi aussi, papa.

TOUS

Ce bon pere, ce cher pere.

MATHURIN.

Mes Enfans... mes bons Amis... Vous me faites pleurer de joie.



SCENE IX.

MATHURIN, JACQUES, ALIX, PIERRE, LOUISE, LOUIS, BABET, BLAISE, GUILLOT, UN VALET.

BLAISE.

M. Jacques, M. Pierre... v'là l'valet d'chambre de M. d'Belval qui viant d'arriver.

JACQUES.

M. Comtois ?....

BLAISE.

M. Comtois li-même.... l'dit com'ça que dans eune heure M. d'Belval sera ici... & qu'il arrive aveuc un Monsieur qu'il amene ed'Paris.

(*à demi-voix.*)
Bonjour Babet.

BABET ; *sans se remuer & sans regarder Blaise.*
On nous r'garde.

JACQUES.
Allons, jarnigoi, partons.

MATHURIN, *à Pierre.*
Quoi, qu'c'est que c'jeune Garçon-là, Piarrot ?

PIERRE.
C'est l'fils au Gros de l'Orme,.. un p'tit gaillard qu'a pûs de malice qu'i' n'est gros.

MATHURIN.
Il est joli... c'est vrai, i'm'a l'air ben éveillé.

JACQUES, *à Alix.*
Not' minagere, & le dîner?...

ALIX.
Il est tout prêt... Des précautions... c'est bian moi qui en manque.

BLAISE, *à Babet en la poussant du coude, lui parlant à voix basse, & sans la regarder.*
Si parsonne n'm'dit rian, faudra que j'aille dîner cheuz nous.

BABET, *à Louise de même.*
Louise, fais ensorte que Blaise dîne ici.

LOUISE, *à Louis de même.*
Dis un mot pour que Blaise reste avec nous à dîner.

LOUIS *bien gaiement.*
Ah ça, tous tant qu'nous v'là j'dînerons ensemb' j'espere.....

MATHURIN.
Et j'boirons d'bon courage....

LOUIS.
Parguenne j'veux voir si l'petit Blaise a l'vin gai... je l'griserons.

BLAISE, *en sautant de joie.*
Bon, me v'là prié.

PIERRE, *tirant sa montre.*
Allons, mes amis... neuf heures viennent de sonner.

JACQUES.
AIR.

J'allons revoir
Le bon Seigneur de not'village,
Quel doux espoir !
J'allons li porter not'hommage.

VAUDEVILLE.
Premier Couplet.
JACQUES.
Je n'li frons pas ed'compliment;

J'nentendons rian au biau langage :
Mais sarpejeu, le sentiment
Parl'toujours bian, même au village.

Deuxieme Couplet.

PIERRE.

C'tribut n'a rian que de flatteur,
C'est de l'amiquié sincere & tendre :
Il le r'cevra d'aussi bon cœur
Que j'en mettrons à le lui rendre.

Troisieme couplet.

LOUIS.

J'allons revoir ce bon Seigneur,
Ce digne objet de not' tendresse ;
Et pour achever mon bonheur,
D'main j'épouse ma maîtresse.

Quatrieme couplet.

LOUISE.

Monseigneur arriv'ce matin,
Louis quel plaisir est le nôtre ?
Et je nous épousons d'main....
Un bonheur n'va pas sans l'autre.

Cinquieme Couplet.

ALIX.

Quand i's'ra-là, je le varrons ;
Je li dirons... faudra m'entendre,
Je n'sais pas ce que j'li dirons :
Mais ce s'ra queuqu'chose de bian tendre.

Sixieme Couplet.

MATHURIN.

Je n'sens plus rien de ste froideur,
Que maugré nous ameine la vieillesse ;
Voir mes enfans a ranimé mon cœur.
Le plaisir me rend ma jeunesse.

Septieme Couplet.

BABET.

Quel plaisir de voir Monseigneur.
Et mon p'tit Blaise
Tout à mon aise.
Hélas ! j'aimons de si bon cœur ;
Ce bon Seigneur
Et mon p'tit Blaise.

Huitieme & dernier Couplet.

BLAISE.

Comme j'allons crier d'bon cœur,
Viv'Monseigneur & Babet que j'aime !
Car pour Babet, pour Monseigneur
J'ons morguenne un amour extrême.

Fin du premier Acte.

On baisse la toile pendant l'Entr'Acte, quoique la décoration soit la même au second qu'au premier; pour donner aux Acteurs qui commencent le second, la facilité de faire apporter au milieu du Théâtre la table toute servie & de s'y placer, comme ils doivent l'être lorsqu'on releve le rideau.



ACTE II.

Le Théâtre représente la même Chambre qu'au précédent; on voit au milieu de la Scene une table toute servie, à l'entour de laquelle sont assis Alix, Mathurin, Pierre, Louise, Louis & Blaise; la place de Jacques est vuide, entre Mathurin & Pierre.



SCENE PREMIERE.

ALIX, MATHURIN, PIERRE, LOUISE, LOUIS, BLAISE.

MATHURIN.

EH bian, jarnigoi, quand j'vous ai dit que j'n'avais rian perdu d'mon appétit, vous ai-je trompé? J'crois que j'fais encore bonne figure à table.

PIERRE.

Aussi à moins qu'Jacques ne s'dépêche i'n'trouvera pus rian.

MATHURIN.

Je n'v'lois pas m'mett'à tab' sans li, moi.. Mais ce qu'eune femme a dans la tête....

ALIX.

I'm'la recommandé encore une fois.... quand Monseigneur li a dit: « Jacques, monte avec moi au Château, j'ai à » te parler, mon ami. » J'étions-là, j'écoutions, parce que faut tout savoir; & Jacques m'a dit: « Retourne au logis, » not'femme; mettez-vous tretous à tab': faites com'si j'y » étois.... mangez toujours en m'attendant; Monseigneur ne » m'r'quiendra p'têt' pas long-temps, & queuqu'avances qu'» vous ayiez pris, j'vous aurons biantôt rattrappé. » V'là ses prop' paroles, j'les ont retenu mot pour mot; & quand j'dis faut faire ça, c'est que j'fais....

MATHURIN.

C'qu'est sur ton assiette refroidit, ma fille; mange, mange....

(*cherchant des yeux.*)

Mais oùs'qu'est donc ma p'tite Babet?

LOUIS.

C'est vrai

(*à Louise.*)

Où est donc ta sœur?

LOUISE, *appellant.*

Babet.

ALIX.

Ste p'tite étourdie, oùs'qu'alle eſt fourrée à préſent ?...... All'eſt r'venue ſtapendant; Blaiſe li donnoit l'bras....

(*Elle appelle.*)

Babet.

(*Elle continue de parler.*)

Au moment de s'mett' à tab'....

(*Elle appelle.*)

Babet.

(*Elle continue de parler.*)

A ſt'âge-là on a pourtant bon appétit.

(*Elle appelle.*)

Babet.

(*Elle continue de parler.*)

C'eſt ſi jeune, ça a la tête ſi folle.... Ca n'ſait jamais ce que ça fait...

(*Elle appelle*)

Babet.

SCENE II.

ALIX, MATHURIN, PIERRE, LOUISE, LOUIS, BLAISE, BABET.

BABET.

ME v'là, ma Mere.

ALIX.

Oùs'qu'vous étiez donc fourrée, p'tite fille ?

BABET.

J'ons été prendre c'qu'étoit dans la Cariole à mon bon Papa, & j'lons porté dans la chambre oùs'qu'i' couche es' ſoir.

MATHURIN.

Guillot auroit fait ſte beſogne-là, mon enfant, n'falloit pas t'en donner la peine. Quian... J'va te ſarvir... ſte pauv' tite, com'ça vous a d'z'attentions!

(*Babet va s'appuyer ſur le dos de la chaiſe réſervée pour Jacques.*)

ALIX.

Mam'ſelle, s'te chaiſe-là eſt celle ed'vot'Pere.

BABET.

Maman, j'n'ai pas envie d'm'y mettre.

BLAISE, *avec empreſſement.*

Mam'ſelle Babet, v'là eune place à côté de moi.

LOUIS, *bas à Louiſe.*

L'entendent-ils ?

BABET *bas à Blaise sans le regarder ; & se mettant à table à côté de lui.*

Si j'm'étions mis à tab' aveuc les aut', j'n'aurions p'têt' pas pû êt' à côté d'toi.

BLAISE, *bas à Babet, & sans la regarder.*

Oh j'ons bian vu qu't'étois sortie par exprès.

ALIX, *à Babet.*

On n'est pas à tab' pour jaser, p'tite fille.... Primo, d'abord i' faut manger.

(Mathurin sert Babet qui le remercie d'un geste.)

Es'que j'cause, moi ?.... vous parl'rez d'main.

(à Mathurin.)

Enfin donc pour en r'venir à ce qu'j'voulois vous dire..... N'a'vous pas trouvé que M. d'Belval n'avoit pas l'air si gai que d'couteume ?.... J'l'ions cru voir queuqu'chose de triste dans la phisionomie.

MATHURIN.

J'pleurois d'plaisir quand j'ons tant seulement apparçu sa chaise, j'n'ons pas vu son visage.

LOUISE, *à Pierre.*

Et li, mon Pere ; es'qui n'pleuroit pas itou ?..... Mais c'étoit d'joie, i'r'voyoit ses enfans, c'étoit tout simp'..... & c'est ste marque d'bonne amiquié qu'ma Tante a pris pour d'la tristesse.

ALIX.

Tant mieux, si je m'sis trompée..... & encore eune fois, tant mieux.... car j'l'aime c'bon M. d'Belval.... c'est un si brave homme !.... à sa santé.

MATHURIN.

T'as-là eune bian bonne pensée, not'fille !.... à sa santé.

TOUS. *Blaise se leve comme un étourdi, choque avec tout le monde, & quand il en est à Babet, ils se font de petits signes d'intelligence.*

Allons, à sa santé,

(Ils boivent.)

MATHURIN *remettant son verre & observant Blaise.*

Je m'trompe bian fort, ou queuque jour ce p'tit gas-là en vaudra bian un aut'.

BLAISE, *bas à Babet.*

Oh ! j't'en réponds, Babet.

BABET, *bas en souriant.*

J'varrons ça.

MATHURIN.

Oh ça, mes enfans, dans mon jeune temps, on chantoit toujours à tab'. Es'que nous ne dirons pas queuque drôlerie....

Il chante.

L'aire-là, laire lan laire, laire-là, laire lan là...... N'en falloit pas davantage pour mettre tout le monde en train.

BLAISE.

J'fais ben eune chanson, M. Mathurin, j'la dirai si vous voulez.... Mais.... c'est que.... je n'puis pas la chanter tout seul.....

(*à Babet.*)

Vous la savez, Mam'selle Babet.

BABET.

Es'que j'sis fille à vous laisser dans l'embarras, M. Blaise?.... J'vons commencer, & si j'fons mal, vous m'r'prendrez.

BLAISE.

Oh, Mam'selle, vous n'pouvez rian faire de mal, & encore moins ça qu'aut'chose.

VAUDEVILLE.

Premier Couplet.

BABET.

Colette un jour dit à Colin,
» Dis-moi donc pourquoi je soupire ?
» C'est comme un feu qu'est dans mon sein ?
» N'fais-tu pas ce qu'ça veut dire » ?
Quand je te vois.

BLAISE.

Qui, moi ?

BABET.

Oui, toi.
Je veux parler & je reste muette.

BLAISE.

J'en éprouve autant sur ma foi.
Et je ne m'en plains pas Colette.

Deuxieme Couplet.

BABET.

Je crains, hélas ! qu'ce n'soit queuqu'tour
Qu'on nous ait joué par magie.

BLAISE.

J'croirai plutôt que c'est d'l'amour.

BABET.

Tu l'as deviné, je l'parie.

BLAISE.

Qu'en dirois-tu ?

BABET.

Qui, moi ?

BLAISE.

Oui, toi.

BABET.

Colin, à ça je n'vois rian qui m'déplaise.

BLAISE.

Ça m'fait tant plaisir sur ma foi,
Que d'en parler me rend bien-aise.

Troisieme couplet.

C'étoit d'amour l'desir naissant,

Qui causoit leur peine secrette.
Pour mieux l'savoir, à chaque instant.
Colin répétoit à Colette : . . .
Qu'en pense-tu ?

BABET.

Qui, moi ?

BLAISE.

Oui, toi.

BABET.

Eh mais, Colin, près d'l'objet qu'on adore,
Le mal est bien doux sur ma foi.

BLAISE.

Le remede est plus doux encore.

MATHURIN.

Ste p'tite Babet !.... com' all'vous chante ça !.... N'en diroit, jarniguoi.... Enfin....

(à Babet).

Prends garde à ce jeune drôle-là.... l'te r'gardoit avec des yeux....

ALIX.

Oh ! i'n'valons pas mieux l'un que l'autre.

PIERRE.

Et le p'tit brin d'amour, cher Pere ? est-ce que vous croyais que je vous en tenons quitte !

MATHURIN.

Ah, ah ! le p'tit brin d'amour.

TOUS.

Oui, le p'tit brin d'amour.

MATHURIN.

Je l'veux bian, mes Enfans, mais vous ferez chorus.

ALIX.

Oui, oui, j'ferons chorus en attendant que not'homme r'vienne.

MATHURIN.

CHANSON.

Sans un p'tit brin d'amour,
On s'ennuieroit même à la Cour ;
Gnia pas sans lui d'biau séjour,
De bell'nuit, ni d'biau jour.

LE CHOEUR REPREND.

MATHURIN.

L'amour fait tout, c'est lui qui d'violettes,
Fleurit nos prés au verd Printemps,
Lui seul instruit & linots & fauvettes,
A v'nir peupler nos bois naissans.

TOUS.

Sans un p'tit, &c.

MATHURIN.

L'amour fait tout, il reverdit l'herbette,

Où vont danser nos jeun'z'Amans.
Lui seul parlant au cœur d'une fillette,
Lui dit tout bas qu'elle a quinze ans.

TOUS.

Sans un p'tit, &c.

MATHURIN.

L'amour fait tout, c'est lui qui d'la jeunesse,
Fait le bien, l'plaisir, les agrémens,
Lui seul apprend que même dans la vieillesse
Il est encor d'heureux momens.

TOUS.

Sans un p'tit, &c.

MATHURIN *en montrant Louis & Louise.*

Allons, ventrebille, à la santé de nos deux jeunes gens.... On n'en a jamais trop quand on s'marie, à leur santé.

TOUS.

MATHURIN.

Ah, ma foi, v'là Jacquot qui viant la porter aveuc nous.



SCENE III.

JACQUES, ALIX, MATHURIN, PIERRE, LOUISE, BABET, LOUIS, BLAISE.

MATHURIN.

J'Tattendons commodément, com'tu vois l'verre à la main.

ALIX.

Vians not'homme.... Vians t'mett' à ta place.... Tu dois avoir bon appétit, j'vas t'sarvir.

JACQUES.

Ah ! j'n'ons pus ni faim, ni soif.

MATHURIN *reculant sa chaise.*

Queuqu't'as donc ?

PIERRE *se levant de table.*

Qu'es'qui t'est arrivé ?

ALIX *se levant aussi.*

Not'homme....

LOUISE *se retirant de table.*

Com'vous êtes pâle, mon Pere !

LOUIS *quittant le dîner.*

Mon cher Oncle !

BLAISE *de même.*

M. Jacques !

BABET *de même.*

Mon Pere !

MATHURIN.

Mon cher fils !.... Dis-moi donc ce qu'tas.

JACQUES.

Bian du chagrin, & biantôt vous n's'rez pas pu chanceux qu'moi... M. d'Belvál.....

MATHURIN & ALIX.

Eh bian ?

JACQUES.

M. d'Belval.... Not' bon Seigneur.... Je l'pardons.... I'nous quitte.

TOUS.

I'nous quitte.

JACQUES.

I'vend les tarres qu'il a dans l'pays.... C'Monsieur qu'étoit aveuc li dans sa chaise, est sti-la qu'i' les achete.

(*Tout le monde quitte la table & les garçons de ferme l'emportent*).

MATHURIN.

Et pourquoi qu'i' s'défait d'ses bians ?

JACQUES.

J'l'ignore.... J'sis monté au Châtiau aveuc li, com'vous savez : i'm'a prit à part : « Mon bon ami Jacques, m'a-t-i- » dit, tu crois que j'vians ici pour renouveller les baux qu'- » j'ai aveuc ta famille, il n'en est rian, mon Garçon ; j'vians, » au contraire, pour vendre ste tarre-ci & s'tella qu'j'ai dans » les environs.... Faut nous quitter, mon ami » ; & en m'parlant com'ça, i'm'serroit la main i'me r'gardoit, & j'sis sûr qu'i'n'me voyoit pas ; car d'grosses larmes couliont d'ses yeux, maugré qu'i' voulut n'pas pleurer.... Vous d'vinez bian que j'n'ons pu li répond'.... J'sentions mon pauvre cœur qui s'gonfloit, à n'pouvoir pus t'nir dans ma poitrine.... Enfin, j'ons pu pleurer, c'digne homme a vu mes larmes, les siennes en ont redoublé, i'm'a jetté ses bras autour ed'mon cou.... Il a voulu m'dire queuqu'chose ; i'suffoquoit, & tout d'un coup i's'est enfui ; je suis r'venu sans savoir oùs'que j'allois.... Et m'là le désespoir dans l'ame, ni pus ni moins que si j'avions pardu not'pere, not'bon pere ; ce respectable vieillard que j'aimons tous pus qu'nous-mêmes.

(*Il s'appuie sur les bras de Mathurin*).

MATHURIN.

Vendre ses bians.... faut qu'i' li soit arrivé queuqu'chose à Paris.... faut qu'il ait éprouvé queuqu'malheur.

ALIX.

Mon pere a raison ; faut qu'i' li soit arrivé queuqu'accident à ce cher homme-là.

JACQUES.

M. d'Belval va v'nir aveuc ce M. l'Comte de Dal.... Dalville i'veut li faire voir ste farme, ainsi qu'ses dépendances ; tu iras aveuc eux, not'femme, je n'm'en sens pas l'courage. Ça m'fait trop d'mal d'voir passer un bien com'stilà dans les mains d'un Monsieur.... qui p'têt' est un galant homme aussi, mais qui n'est pas stilà qu'j'avons vu naître.

LOUIS, *à Pierre en regardant par la fenêtre.*

Mon pere, j'crois qu'les v'là qui v'nont tous deux ;

oui ; c'est M. d'Belval & gnia un Monsieur aveuc li.

(revenant à Jacques.)

Mais gni auroit-i' pas moyen d'savoir pour queu sujet tout ça arrive ; là, dans l'moment, que j'nous y attendons l'moins.... Si je l'demandions tretous à M. d'Belval, p'têt qui ne r'fuseroit pas d'nous l'dire.

MATHURIN.

Il a raison.... J'li demanderons.

PIERRE.

Faudra qu'i' nous l'dise.

LOUIS.

Je l'prierons tant.

ALIX.

Ah ! laissez, laissez-moi faire.... Je l'ferons bian parler.

BABET.

Les v'là....

LOUIS.

Oh ! comme j'ons le cœur serré !

SCENE IV.

M. DE BELVAL, LE COMTE, ALIX, JACQUES, MATHURIN, PIERRE, LOUISE, LOUIS, BLAISE, BABET.

M. DE BELVAL.

BOn jour, mes amis.... bon jour, mes chers enfans.

TOUS.

Monseigneur.

LE COMTE.

Mon cher Belval, vous avez-là de petites fermieres d'une figure charmante.

M. DE BELVAL.

Et aussi sages qu'elles sont jolies.

(à Louise.)

Bon jour, ma chere Louise.... Je vous fais compliment sur votre mariage.... vous serez heureuse & vous méritez de l'être. — Votre petit Cousin est un brave garçon. — Il est bon fils, il sera bon mari.

LOUISE & LOUIS.

Monseigneur !

M. DE BELVAL.

M. d'Alville, je vous les recommande tous deux.

(montrant Babet.)

Ainsi que ma filleule. — Elle sera bientôt d'âge à être mariée.

(à Babet.)

Mon enfant, je n'oublierai pas que j'ai promis d'assurer

ton fort; & je ne souffrirai point qu'on m'ôte le plaisir de faire ton bonheur.—

(*à Jacques & à sa Famille.*)

Je vends ma terre, mais non pas le droit que vous m'avez donné de vous témoigner toute mon amitié.

BABET, *en pleurant & voulant retenir ses larmes.*

Monseigneur—j'vous aimons tant—pourquoi nous quitter? gardez vot'bian. — Si Monsieur veut un Châtiau, gni en a tout plein aux environs— on n'li an vendra que d'reste, i'peut ben vous laisser st'ici.

LE COMTE.

Cette pauvre petite! Elle est bien intéressante.

M. DE BELVAL, *à Babet.*

Tu pleures, ma fille, ma chere Babet.

(*au Comte*).

J'ai vu naître les Enfans, & les Peres m'ont vu naître.

(*appercevant Mathurin & l'embrassant avec tendresse.*)

Mathurin, mon bon Mathurin— te voilà!

MATHURIN.

Oui, Monseigneur—j'ons été audevant de vous: quand j'vous ont vu descendre de vot'chaise, j'pleurois—mais c'étoit d'plaisir—Je n'savois pas qu'à ces larmes-là en succéderiont qui feriont tant d'mal au pauv'Mathurin.

M. DE BELVAL.

Mon ami, mon cher ami, console-toi.—

(*à Jacques & à sa famille.*)

Monsieur le Comte est digne de votre attachement.—Il aime les honnêtes gens, il est fait pour en être aimé.—Il aura pour vous les égards.

(*à Mathurin qui continue de pleurer*).

Mathurin, console-toi....

(*au Comte*).

Les larmes de ces bonnes gens me percent le cœur.

LE COMTE.

O mon ami, que vous êtes heureux d'être aimé comme cela!

ALIX.

Aimé!—Ah, Monsieur, vous avez l'air d'un bian honnête homme aussi, vous; mais vous aurez biau faire, je n'vous aimerons jamais comme M. d'Belval—c'est impossible.

M. DE BELVAL.

Alix.—

LE COMTE.

Non, mon ami, cet aveu naïf fait leur éloge & le vôtre.

(*à Jacques & à sa famille.*)

Mes enfans, vous ne pourrez pas du moins m'empêcher de mettre tout en usage pour mériter votre amitié.

M. DE BELVAL.

Ils m'attendrissent trop, sortons....

(*à Jacques.*)

Jacques. — Monsieur voudroit voir l'intérieur de cette Ferme.—Voulez-vous nous conduire ?

LOUIS, *à Jacques.*

D'mandez-li un moment d'entretien en particulier.

JACQUES, *à M. de Belval.*

Monseigneur, si c'étoit eun effet d'vot'bonté.—

LOUIS.

Si Monseigneur vouloit bian nous accouter un moment....

MATHURIN.

Ma fille & ses enfans iront montrer la Farme à M. le Comte.—Il aura bian la bonté d'parmettre que j'disions un mot à not'bon Maître.

M. DE BELVAL.

Eh, mes amis, que me voulez vous ?

LOUIS.

Ne nous r'fusez pas ste grace-là.—

ALIX.

En vérité, gni auroit conscience.—

(*à M. de Belval.*)

Car si vous saviez.—

(*Se retournant vers le Comte, & lui faisant une petite révérence*).

Monsieur, j'vous d'mande bian pardon.

(*à M. de Belval*).

T'nez, not'amiquié pour vous—déjà d'abord & d'eune ; c'est comme si vous nous tuyez que d'vouloir nous quitter.

(*au Comte avec une petite révérence*).

Monsieur sait bian ce qu'c'est qu'd'aimer les gens.

(*à M. de Belval*).

Faut vous imaginer que j'vous r'gardons tretous comme not'Pere.

LE COMTE.

Ils ont tous le cœur excellent.

(*à M. de Belval.*)

Mon ami, je me joins à eux ; ils vous demandent de les entendre, écoutez-les je vous en prie.

M. DE BELVAL, *au Comte.*

Pardonnez donc, si je vous laisse seul un moment.

JACQUES, *à Alix.*

Ma femme, vas conduire Monsieur.

(*au Comte*).

All'connoît tout c'détail-là aussi bian qu'moi.

LOUIS, *à Louise.*

Vas avec ta mere, ma chere Louise.

LOUISE.

Ah ! Louis.

(*Elle lui montre M. de Belval, en ayant l'air de lui recommander avec le plus tendre intérêt*).

LOUISE.

LOUIS.

Je t'entends, je t'entends.

MATHURIN, *à Blaise.*

Vas avec eux Blaise.

(à Babet.)

Et toi aussi, ma p'tite Babet.

ALIX, *allant de l'une à l'autre.*

Ah ça, faites ed'vot'mieux.

(à Pierre.)

Piarre, je te le r'commande.

(à Jacques.)

Mon cher ami, ah com' j't'aimerai si nous reste.—

(à Mathurin.)

Cher pere—il a d'la confiance en vous.

(à Louis.)

Louis tu dis tout ce qu'tu veux—fais li entend'raison.

(au Comte, en lui faisant une petite révérence).

Monsieur, j'marche ed'vant vous, pour vous montrer l'chemin.

(à Babet.)

V'nez p'tite fille.

(à Louise.)

Viens ma Louise.

(à M. de Belval.)

Not'bon Seigneur.

(Elle lui prend les mains & les lui baise.)

Mon Dieu que de peine.

(au Comte en lui faisant encore sa révérence.)

Monsieur, j'vous d'mande bian pardon.

(Ils sortent.)

SCENE V.

M. DE BELVAL, MATHURIN, JACQUES, PIERRE, LOUIS.

M. DE BELVAL.

EH bien, mes enfans, que me voulez-vous ?

JACQUES.

Qu'vous soyez pour nous ce qu'vous avez toujours été ; qu'vous nous r'gardiez dans ce moment ci, moins comme vos vassaux, que comme vos amis.... Oui, vos amis, c'est vous qui nous l'avez dit.

MATHURIN.

Avec ses amis a-t-on de la réserve ?

PIERRE.

Es'qu'on leux cache queuqu'chose ?

LOUIS, *à M. de Belval.*

Ce sont vos bontés, Monseigneur, qui nous ont donné l'droit d'vous parler com'ça : n'vous en prenez qu'à vous si

not'amiquié l'emporte encore sur l'respect qu'nous vous d'vons.... Vous êtes si bon, si bienfaisant.... J'voyons toujours en vous not'pere, & j'n'y voyons jamais not'maître.... N'vous étonnez donc pas si j'prenons la licence ed'vous d'mander pour queu sujet vous nous quittez.... Ce sont d'z'enfans qu'leux pere abandonne, & qui li crient en pleurant « pourquoi nous quittez-vous » ?

MATHURIN, JACQUES & PIERRE, *à M. de Belval.*

Monseigneur, pourquoi nous quittez-vous !

M. DE BELVAL.

Mes enfans, il le faut.

MATHURIN.

Dans qu'euqu'endroit que vous alliais, je sais bian qu'vous ferez d'z'heureux, j'sais bian qu'on vous bénira; mais i'n'vous auront pas vu naître comme nous, gni aura pas quarante ans qu'vous s'rez leux bienfaiteur, i'n'vous connoîtront pas com' j'vous connoissons, i'n'pourront jamais vous aimer com' nous, j'leux en défie, & bonne amiquié pour bonne amiquié, vous voyais bian que j'méritons la préférence; puisque j'sommes les premiers en date.

M. DE BELVAL.

Eh, mon ami, crois-tu, si je pouvois m'en dispenser, que je me déferois d'un bien aussi cher à mon cœur, qu'avantageux à ma fortune ? mais la nécessité connoît-elle des loix.

PIERRE.

La nécessité !.... vous êtes riche.

M. DE BELVAL.

Je l'étois.

LOUIS.

Comment, Monseigneur ?

MATHURIN, *à M. de Belval.*

Pardonnez encore une fois à not'importunité; oubliez ce que j'sommes au vis-à-vis d'vous, qu'not'cœur.... Pourquoi?... queu nécessité vous contraint ?

M. DE BELVAL.

Un procès que je viens de perdre, a renversé toute ma fortune. J'ai des enfans qui ne font que d'entrer dans le monde, il faut que je veille à leur avancement, & je ne puis soutenir leur état qu'en retranchant absolument du mien, en vendant la meilleure partie de mes biens, & en me retirant dans la petite terre que j'ai en Bourgogne. Cent mille écus retranchés de ma fortune, m'imposent cette loi, dont je gémis, mais qu'il faut subir.

LOUIS, *après un petit silence & avec fermeté.*

C'est vot'tarre de Bourgogne qu'il faut vendre; si all'ne suffit pas....

(Après un temps, & regardant Pierre, Jacques & Mathurin, comme s'il leur disoit, c'est à nous de pourvoir au reste).

Mon pere.... Mon oncle.... Cher pere.

JACQUES, *l'embrassant.*

Ah! Louis.... mon cher Louis!

MATHURIN.

I'nous a deviné.

PIERRE.

Tout, tout.... j'donnerois ma vie.

TOUS TROIS.

Monseigneur.

M. DE BELVAL.

Mes amis, que voulez-vous dire?

LOUIS.

J'vous d'vons not'bian, je l'mettons à vos pieds.

MATHURIN.

J'n'en pouvons faire un meilleur usage.

JACQUES, *à M. de Belval.*

Not'fortune, not'vie, celle de nos enfans, tout est à vous, tout.

MATHURIN, PIERRE & LOUIS.

Tout, tout, tout.

M. DE BELVAL.

Je respire à peine.... Ce trait est sans exemple... mes amis, mes enfans.

LOUIS.

Eh bian, soyez not'pere.... Des enfans n'avont rian à eux... tout ce qu'il possédont appartient de droit à stilà d'qui il tenont la vie.

M. DE BELVAL.

Que me proposez-vous?.... de m'enrichir en détruisant votre fortune!

JACQUES.

Nous vous la d'vons.

M. DE BELVAL.

Elle est le fruit de vos travaux.

MATHURIN.

Je n'sommes rian qu'par vous, d'pis deux cens ans d'pere en fils, j'faisons valoir les bians d'vot'famille; nos peres ont sarvi vos peres, ils ont été enrichis par eux; l'vot'augmenta ma fortune, i'n'eût pas d'cesse que je n'devinsse le pus gros farmier de ce canton; vous avez pris soin d'mes enfans, gni en a pas un qui n'ait eu part à vot' bienfaisance; vous étiez heureux, & vous n'vouliez voir que d'z'heureux. Eh bian, morgué, j'suivons vot'exemple; not'tour est venu d'faire une bonne action, vous en avez tant fait, Monseigneur, & sarpejeu, n'nous disputez pas le droit qu'j'avons à celle-ci.

M. DE BELVAL.

Qu'exige-tu de moi, cher Mathurin?... l'humanité t'égare... moi j'envahirois un bien gagné à la sueur de ton front, & le fruit de soixante ans de travaux? Que deviendrois-tu, bon vieillard, que deviendrois-tu?

MATHURIN.

Ils sont jeunes, il m'nourriront, & vous n'nous abandonnerez pas.

M. DE BELVAL.

Tu m'arraches le cœur.

LOUIS.

Non, Monseigneur, je resterons toujours à vot'sarvice; j'nous r'gardons tretous comme de vot'famille; nous sembleroit n'êt' pas dans not'pays, s'i'falloit qu'j'appartenions à un aut'Seigneur, j'sommes riches, vous l'savez, & pus qu'à des paysans, n'appartient, à peu de chose près, je réparerons vot'perte; j'ons d'z'amis s'i'faut du surplus, & j'garderons l'secret, n'craignez rian, j'nons pas besoin d'aut'récompense, du d'voir dont j'nous acquittons, que l'plaisir d'l'avoir rempli & d'vous savoir heureux.

TOUS QUATRE, *à M. de Belval.*

N'nous r'fusez pas, Monseigneur; n'nous r'fusez pas.

M. DE BELVAL.

Mes amis, mes bons, mes vrais amis, les seuls que j'aie trouvé dans mon infortune; je sens tout le prix de ce que vous voulez faire pour moi; mais je ne puis me rendre à vos sollicitations, je ne puis accepter vos bienfaits.... non, qu'ils me fassent rougir.... si j'ai quelque vertu je la retrouve en vous? vous êtes hommes, & nous sommes égaux.... mais la somme dont j'ai besoin, & que vous m'offrez est si considérable, ma fortune est à tel point endommagée....

JACQUES.

Si vous n'pouvez pas acquitter ste dette-là, prenez, prenez toujours; vos enfants l'rendront à nos p'tits enfans..... vos fils penseront com'vous, les not's auront tous not'cœur.

M. DE BELVAL.

Je n'en puis plus... les larmes.... Ah, mes amis!.... quels hommes êtes-vous?

LOUIS.

D'bonnes gens qui sentons tout ce qu'vaut un bon maître.

JACQUES PIERRE & LOUIS, *en se jettant à genoux.*

Rendez-vous à nos larmes, j'embrassons vos genoux.

MATHURIN, *se jettant aux pieds de M. de Belval, mais avec effort & soutenu par Jacques qui le seconde en pleurant.*

Rendez-vous, Monseigneur; rendez-vous à nos prieres; ayez pitié d'mes cheveux blancs. Encore un jour heureux pour le pauvre Mathurin, Monseigneur; & que j'vous l'doive. C'est p'têt le seul qui m'reste à vivre.

M. DE BELVAL, *embrassant Mathurin qu'il veut relever, mais qui s'obstine à rester à genoux.*

Ah mon Pere... mon bon Pere!.... mes amis.... mes enfans....



SCENE DERNIERE.

JACQUES, MATHURIN, M. DE BELVAL, PIERRE, LOUIS, ALIX, LE COMTE, LOUISE, BABET, BLAISE.

LE COMTE.

Que vois-je ?.... quel ſpectacle !

M. DE BELVAL, *avec tranſport.*

Vous voyez des Bienfaiteurs aux genoux de celui qu'ils veulent obliger malgré lui. Ah ! Monſieur, ils veulent me forcer d'accepter leur fortune pour relever la mienne.

ALIX, LOUISE, BABET & BLAISE, *en ſe jettant aux genoux de M. de Belval.*

Ah, Monſeigneur !..... Ah, not'Pere !..... Reſtez, reſtez, reſtez aveuc nous.

LE COMTE.

Pour relever votre fortune ! Quoi la perte de votre Procès auroit pu l'altérer ? C'eſt la néceſſité qui vous contraint à me vendre vos terres ? Et vous me l'avez caché ? Ah, Belval ! C'eſt une injure que vous ne pouvez effacer qu'en partageant ce que je poſſede, il eſt à vous. Gardez vos biens. Je commence à ſentir le prix de ma fortune, puiſqu'elle eſt utile à mon ami.

M. DE BELVAL.

Ah, Dalville !

LOUIS, *au Comte.*

Eh, Monſieur, n'nous privez pas du bonheur de ſarvir not'Maître.

JACQUES.

I'cédoit à nos larmes.

PIERRE.

I's'rendoit à nos prieres.

TOUS LES PAYSANS *toujours à genoux, & tendant les bras vers M. de Belval.*

La préférence.... la préférence.... j'la demandons ; alle nous eſt due.

MATHURIN.

Alle nous eſt due.... Vous fûtes not' Bianfaiteur..... nous vous devons tout, & j'acquittons not'dette.

M. DE BELVAL, *l'embraſſant.*

Tout ce que vous pourrez faire pour moi, ſans déranger votre fortune, je l'accepte, & d'auſſi bon cœur que vous me l'offrez ; d'Alville, vous ſuppléerez au reſte, & de tous côtés l'amitié la plus étonnante aura fait mon bonheur.

LES PAYSANS, *baiſant tour-à-tour ſes mains & celles du Comte.*

Ah, not' Maître, not'bon Maître !.... Monſieur, ah, Monſieur !

LE COMTE.

O mon cher Belval !

ALIX.

Me v'là riche à jamais.

MATHURIN.

V'là l'plus biau jour de ma vie.

(au Comte).

Je n'm'étonne pas si vous aimez not'bon Seigneur ! Il est digne de vous, vous êtes digne de lui.

LE COMTE.

Mes enfans, vous n'avez pas voulu m'appartenir, & vous aviez raison : mais je vous ai du moins une obligation : vous m'apprenez que qui mérite d'être aimé, est sûr de trouver des amis.

M. DE BELVAL.

Jacques, tu partiras demain avec moi; nous passerons chez mon Notaire, & un Acte....

JACQUES.

Un Acte !

LOUIS.

Point d'Acte.

MATHURIN.

Point d'Ecrit.

(à M. de Belval).

Avec un homme comme vous, la parole.

M. DE BELVAL.

Bon Mathurin, je ferai ce que je dois faire.... Ce n'est ni pour vous, ni pour moi; mais tous les hommes ne se ressemblent pas.

PIERRE.

Monseigneur, v'là deux jeunes gens qui s'mariont d'main... Pour leux porter bonheur, si vous voulez signer à leux contrat.... Le nom d'un brave homme comme vous n'peut qu'faire prospérer un mariage.

M. DE BELVAL.

Si je signerai le contrat de Louise & de votre fils, mon cher Pierre ?.... avec grand plaisir, & je me prie du festin.

BABET.

Monseigneur, si je m'marie l'année prochaine, danserez-vous à mes nôces ?

ALIX, *à M. de Belval.*

Mais voyez donc c't'étourdie.

M. DE BELVAL, *à Babet.*

Oui, ma petite Babet; oui, mon enfant.

(à Alix).

Ma chere Alix, elle a bientôt quatorze ans, & je m'apperçois qu'elle ne déplaît pas au petit Blaise. S'il est sage & qu'il vous convienne, l'année prochaine nous pourrions.....

BLAISE.

Oh pour moi, Monseigneur, je n'demande pas mieux.

ALIX.

Si ça fait plaisir à Monseigneur, certainement je ne nous y refuserons pas.

M. DE BELVAL.

Allons, mes amis, allons tous au Château, célébrer ce jour où je vous dois tout. Il est le plus beau de ma vie, & toujours il restera gravé-là. (*Il met la main sur son cœur.*)

CHOEUR *Dialogué.*

MATHURIN.

Adieu chagrin, adieu tristesse;
J'n'en aurons plus; j'sommes tous contens;
Vous v'nez d'céder à not' tendresse,
Vous nous restez, quel doux moment!

(*avec attendrissement.*)

Ah si ma joie osoit paroître?

(*Il leve les bras avec amour & respect vers M. de Belval qui le serre dans les siens & l'embrasse*).

Que de bontés! j'pleurons, mais c'est d'plaisir.
Comment pourrois-je assez chérir,
Un brav'homme, un si bon Maître!

TOUS.

Adieu chagrin, &c.

M. DE BELVAL.

Je vous dois tout, & j'en fais gloire;
Oui, j'ai trouvé de vrais amis.

LE COMTE.

Ce trait généreux dans l'Histoire,
Mérite un jour d'être transmis.

M. DE BELVAL.

J'éprouve un sort digne d'envie.

LE COMTE.

Vous imiter est mon desir.

M. DE BELVAL & LE COMTE.

D'un tel bienfait toute la vie,
Je garderai le souvenir.

LOUIS, *à Louise.*

Tu ne seras jamais volage,
Ton seul regard vaut un serment.

LOUISE.

Et mêm'après not'mariage,
Louis encore sera constant.

BABET, *à Blaise.*

Mon Amant,
C'est dans un an.....

BLAISE.

Et moins p't'être.

BABET.

Qu'j'aurons not'tour.

BLAISE.

Que j'f'rons com'eux.

BABET.

Pour être heureux.

TOUS.

Ah que le cœur est un grand Maître !

PIERRE, *s'adressant au Parterre avec emphase, après avoir avancé un pas.*

Messieurs, j'osons....

ALIX, *l'interrompant.*

C'n'est pas pour me vanter :
Mais entre nous, je gage,
Qu'on dira tout c'qu'on l'on voudra ;
Je n'me servirai point de tant de verbiage ;
Moi, j'vais au but toujours & j'dis c'est ça, c'est ça.
C'est que d'abord, Messieurs, je n'vous déguisons rien :
Vous plaire est c'que j'voulons, j'en cherchons le moyen :
Ons-je réussi ? faites-nous l'connoître,
Et dans nos cœurs l'plaisir va naître ;
Car si queuqu'fois je faisons bien,
C'est qu'vous avez été not'Maître.

TOUS.

Vous plaire est c'que j'voulons, j'en cherchons l'moyen.
Ons-je réussi ? faites-nous l'connoître,
Et dans nos cœurs l'plaisir va naître ;
Car si queuqu'fois je faisons bien,
C'est qu'vous avez été not'Maître.

FIN.